

agences des Indiens, où des exploiters volent les pauvres sauvages.

La corruption s'étale partout, et l'on comprend que la machine se détraque. Et ce qui se pratique en grand dans les diverses branches de l'administration centrale, se pratique aussi avec succès dans les villes. C'est à qui s'enrichira aux dépens des contribuables.

La ville de New York ne s'étonne plus de rien. Elle a toujours été volée par ses administrateurs.

La ville de Philadelphie vient ensuite, et là nous trouvons le pillage des fonds publics devenu une institution.

Vainement on parle de réformes, vainement on punit quelques malfaiteurs, rien ne change au fond, car les principes de moralité sont étouffés par les *plugs*, ou sociétés de flibustiers politiques.

Espérons cependant que les progrès incessants du catholicisme dans cette Babel de tous les cultes seront l'antidote qui empêchera un jour cette nation jeune et vigoureuse de tomber dans une irrémédiable corruption.

LEXPOSITION

On s'attend à ce que les laines et les cotons seront classés au nombre des échantillons les plus importants, à notre prochaine exposition provinciale. Les prix pour cette sorte d'industrie seront offerts, cette année, moitié par les manufacturiers et moitié par les marchands; aux exhibitions antérieures, il n'y a eu que les cotons qui ont pu obtenir des prix, ce qui a causé plus ou moins de mécontentement. Quelques-unes de nos manufactures locales font des préparatifs afin de figurer avec avantage, et l'on dit que toutes les compagnies de lainage et de coton dans la Puissance enverront des échantillons de leurs produits.

M L'ABBÉ ROUTHIER, GRAND VICAIRE D'OTTAWA

(Des *Annales tétrésimées*)

Les *Annales tétrésimées* viennent peut-être un peu tard présenter à M. J. O. Routhier leurs félicitations et leurs hommages à l'occasion de son élévation à la dignité de Vicaire-général du diocèse d'Ottawa. M. Routhier a laissé des souvenirs trop profonds à Sainte-Thérèse, son attachement à l'*Alma Mater* s'est manifesté trop souvent et avec trop d'éclat pour que nous laissions passer dans le silence cette circonstance. Nous tenons à lui dire que nous sommes heureux et fiers de sa promotion. Depuis vingt ans je connais M. le Grand Vicaire d'Ottawa, depuis vingt ans je puis dire qu'il a été mon ami, comme il a été l'ami de tous ceux qui sont passés à Sainte-Thérèse pendant cette période. Pour moi, comme pour tant d'autres, il a été un régent, un directeur, un confesseur. Tous ont admiré sa bonté de cœur, son affabilité, son dévouement et son affection pour la jeunesse confiée à ses soins. Il savait attirer, gagner à lui les jeunes gens. Nous étions heureux de déposer dans son sein nos misères, nos faiblesses, nos désirs, nos aspirations et même nos nombreuses infractions à la règle. Ses corrections, ses réprimandes, ses conseils étaient reçus avec respect et reconnaissance; nous les savions si bien dictés par l'intérêt qu'il nous portait.

LA FRANCE AU CANADA

On lit dans la *France Coloniale*:

Depuis un siècle, le Canada a cessé d'être terre française, à la suite d'événements qui appartiennent à l'histoire, et cent ans de transformations successives dans son organisation industrielle et politique n'ont pas eu le pouvoir de le dénationaliser. Loin de là, il semble même que la France y soit une seconde patrie, plus fœnicement vivace, quoique moins extérieure que la patrie anglaise.

Ce résultat est dû en partie, il faut le

reconnaître, à l'autonomie relative que l'Angleterre a toujours concédée à ses colonies. Le génie anglais, comme autrefois le génie romain, est de ne s'assimiler ses conquêtes que dans une mesure exactement correspondante à son intérêt, et de laisser libres les peuples conquis sur tous les points compatibles avec l'intégrité de son empire maritime.

Quoi qu'il en soit, le Canada est un exemple vivant des effets de la colonisation française qui, pour être plus lente, n'en est que plus étroite, plus intime, et, par conséquent, plus durable au point de vue des idées populaires. Partout où va le Français, il veut implanter le glorieux drapeau de la France, drapeau qu'il a toujours su faire respecter, même dans ses heures de défaillance ou de revers. A la fois orgueilleux et humain, intolérant et généreux, indécis et héroïque, cachant sous un scepticisme railleur un fond robuste de foi primitive, il se montre franchement tel qu'il est avec les défauts de ses qualités comme avec les qualités de ses défauts. Peuple avant tout progressiste, il veut que le soleil luise pour tout le monde; que ce qui lui paraît la vérité triomphe à son appel; —il imposera même, au besoin, sa civilisation parfois absolue, non pas tyrannique, mais avec la croyance opiniâtre d'un apôtre convaincu. Sitôt qu'une colonie est fondée, il songe à la rattacher à la mère-patrie, et c'est ainsi que des représentants coloniaux siègent aujourd'hui dans nos assemblées nationales.

Au Canada, une grande partie des journaux s'impriment en français, expriment des idées françaises si bien qu'un Parisien égaré à Québec ne serait pas aussi dépaysé qu'il pourrait se l'imaginer. Le temps n'est pas loin où notre Académie acclamait les œuvres françaises d'un poète canadien, œuvres tout imprégnées du plus pur patriotisme. Qui n'a lu, notamment, cette pièce où un défenseur de la cause française au Canada, vient en France avec le drapeau, le vieux drapeau du régiment. Il n'y rencontre malheureusement que l'indifférence, et revient au pays mourir dans les replis superbes et indignés d'un symbole désormais inutile.

Le Canada est-il appelé à reprendre sa nationalité première? Il serait téméraire de l'affirmer et d'oser de tenter une épreuve en ce sens. D'une part, l'Angleterre, oubliant ses vieilles défiances, paraît être plutôt notre allié que notre ennemie, et il serait mauvais de troubler de bons rapports de voisinage. D'autre part, le jour où le Canada se détachera de l'Angleterre, il sera fatalement attiré dans l'engrenage de cette vaste confédération des États-Unis d'Amérique, qui est et sera une puissance vraiment formidable jusqu'au jour où le colosse se disloquera de lui-même, par son propre poids, en une infinité de morceaux.

Il est bon cependant de ne pas perdre de vue la conquête morale et l'influence passive qu'exerce peu à peu la colonisation française au Canada; c'est rendre un nouvel hommage aux pages de notre histoire et affirmer, une fois de plus, le pouvoir sympathique que se fait abjurer partout, sans pression apparente, notre chère et grande patrie.

SITTING BULL

Voici les détails de la reddition de ce fameux chef sioux aux autorités américaines:

Après que Sitting Bull et sa suite eurent été amenés devant le major Brotherton, un conseil fut tenu. Le major Brotherton a décrit la ligne de conduite que le gouvernement entendait suivre au sujet de Sitting Bull et de sa famille. Il les informa qu'ils seraient envoyés au Fort Yates; qu'ils n'avaient aucune crainte à avoir d'être maltraités par les militaires tant qu'ils se conduiraient bien.

Les remarques du major Brotherton furent reçues avec les murmures d'approbation par presque tous les Indiens, excepté par Sitting Bull; ce dernier demeura silencieux pendant cinq minutes; puis s'adressant aux Indiens, il donna son arme

à son fils en lui disant de la présenter à Brotherton. "Je vous rends cette arme par les mains de mon fils et je désire que vous suiviez mon exemple. Il est devenu un ami des Américains."

"Je veux lui apprendre les habitudes des blancs et je veux qu'il soit instruit de la manière que leurs enfants le sont. Je devrai faire connaître que je suis le dernier homme de ma tribu à rendre les armes et je désire qu'on me fasse connaître comment je vais faire pour vivre. Dites-moi immédiatement tout ce que vous avez à me dire car je ne veux pas rester plus longtemps dans les ténèbres. J'ai envoyé de temps à autre certains délégués vers vous, mais personne ne m'a rapporté des nouvelles. Je désire pouvoir vivre en paix d'un côté ou l'autre des lignes. Je désire continuer ma vie de chasseur, mais en conservant le pouvoir de trafiquer des deux côtés des lignes. Ceci est mon pays et je ne le donnerai pas. Ce n'est qu'avec peine que j'ai laissé ma mère patrie, je désire vivre avec mes enfants sur le sol natal mais en ayant toutefois la faculté de visiter mes amis quand je le jugerai à propos. Je désire que tous mes amis demeurent au même endroit, dans le Petit Missouri."

PREDICTIONS DE VENNOR

Voici les prédictions de Vennor pour le mois d'août: Le premier jour sera probablement excessivement chaud. Depuis le deuxième jusqu'au cinquième, il croit que le temps sera généralement agréable avec des alternatives de temps chaud et frais, et même froides les soirées et la nuit. Le sixième jour devra être beau. Le septième jour sera chaud et il y aura des orages. Le temps sera chaud et il tombera d'abondantes averse; le 8 et le 9, les nuits et les soirées seront plus fraîches. Les 10, 11 et 12 seront à peu près des jours semblables. Le 14 et le 15, la température sera plus froide. Il croit qu'il surviendra des gelées sur quelques parties du pays, le 17 ou le 18. Le 19 et le 20, chaleur et orages. Le temps sera plus frais le 27 au 29, et il y aura des pluies et des gelées dans le Nord. Le 30 et 31 août le temps sera beau et agréable, avec soirées et nuits fraîches, et indices du retour de la chaleur.

Malgré son air un peu rude M. Dufaure avait cependant des moments d'aménité, surtout dans la vie privée. Nous en donnons pour preuve, cette lettre qu'il répondait, quelques semaines avant sa mort, à un tout jeune homme qui lui demandait un autographe.

Rueil, 6 juin 1881.

Monsieur,

Je suis touché du prix que vous attachez à avoir un de mes autographes; mais je ne me dissimule pas qu'il aurait peu de valeur par lui-même. Je crois devoir y ajouter un bon conseil, que je suis depuis plus de soixante ans, et dont je me suis toujours bien trouvé.

Early to bed, early to rise.

Makes man healthy, wealthy and wise.

Puissiez-vous vous applaudir un jour de l'avoir suivi.

J. DUFAURE.

Ajoutons pour ceux de nos lecteurs qui ne comprennent pas l'anglais, que ce proverbe se traduit ainsi:

"Tôt couché, tôt levé, cela fait l'homme sain, riche et sage."

Nous avons cru intéresser nos lecteurs en reproduisant le portrait et l'éloge de M. Chapleau publiés dans le *Monde Illustré*, de Paris.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LES IDEES DE BISMARCK

Un journal allemand publie un extrait des mémoires du comte hongrois Seherr-Thoss qui raconte les entrevues et les conversations qu'il eut avec Bismark à différentes époques.

La première de ces entrevues a eu lieu à Paris, en 1862, à la veille du jour où M. de Bismark, représentant de la Prusse à Paris, allait présenter au gouvernement français ses lettres de rappel, et prendre à Berlin la présidence du conseil et le portefeuille des affaires étrangères.

M. de Seherr-Thoss avait écrit à M. de Bismark qu'il se mettait à sa disposition pour le cas où le ministre prussien voudrait nouer des relations avec les Hongrois et jouer le rôle d'un Cavour allemand. Deux jours après l'expédition de sa lettre, M. de Seherr-Thoss fut réveillé à cinq heures du matin par un domestique de M. de Bismark, et prévenu que M. de Bismark le recevrait à huit heures. Le comte se rendit au rendez-vous. M. de Bismark s'excusa de l'avoir fait venir à une heure aussi matinale: "M. de Metternich m'a entouré d'espions, et je désire qu'ils ne nous remarquent pas."

Après avoir écouté les ouvertures du comte, M. de Bismark dit: "Je me suis proposé de laver la honte d'Olmütz, d'écraser cette Autriche qui nous a traités de la façon la plus indigne et qui voudrait nous réduire au rôle de vassaux. Je veux relever la Prusse et lui rendre en Allemagne le rang auquel elle a droit comme État purement allemand. Je ne méconnais pas le prix que peut avoir pour nous l'aide de la Hongrie. Le grand Frédéric déjà avait négocié avec des Hongrois mécontents au sujet d'une alliance. Si nous sommes vainqueurs, la Hongrie deviendra libre, comptez là-dessus."

Le comte demanda comment M. de Bismark s'assurerait de la neutralité de la France, qui réclamerait certainement une cession de territoire. "Cette question a cessé de me causer des soucis. J'ai conféré cette nuit pendant deux heures avec l'empereur, et j'ai reçu de lui l'assurance qu'il resterait neutre en tout état de cause. Il est vrai qu'il m'a parlé d'une petite rectification de frontière: c'est son expression. Il désire avoir les houillères de Saarbrück. Mais je lui déclarai net que nous ne céderions pas un seul village, et qu'alors même que je voudrais en céder, mon roi n'y consentirait jamais. Là-dessus l'empereur me donna l'assurance qu'il resterait neutre. C'est qu'il nous tient pour faibles et qu'il attribue à l'Autriche une force qu'elle n'a pas."

En 1868, M. de Seherr-Thoss se rend à Berlin, chargé d'un message du comte Andrassy pour le comte de Bismark. M. de Bismark fit dire au comte Andrassy que la Prusse désirait sincèrement l'amitié de l'Autriche-Hongrie et n'avait nul besoin d'exciter la Hongrie contre l'Autriche. La Prusse n'avait plus à craindre une agression de l'empire austro-hongrois, depuis l'introduction du dualisme, mais elle tenait beaucoup à l'alliance de l'Autriche. L'Autriche, il est vrai, n'avait pas encore oublié 1866, mais elle oublierait ses rancunes dès qu'elle aurait reconnu quelle force elle pouvait tirer d'une alliance avec la Prusse.

"Cependant, M. de Beust ne cesse pas d'intriguer à Paris et auprès des cours de l'Allemagne du Sud. On en viendra sûrement à un choc entre la France et la Prusse; mais plus cette lutte sera ajournée, mieux cela vaudra. Mais, en tous cas, la Prusse sera victorieuse. Nos soldats valent les français et nos officiers valent mieux. Peut-être même faudra-t-il deux guerres pour convaincre la France que la Prusse la vaut. Une fois que les Français auront acquis cette conviction, rien n'empêchera plus que les Français et les Allemands fassent bon voisinage. Alors, le véritable ennemi de l'Europe sera la Russie. Quand la Russie aura achevé son réseau de chemins de fer et réorganisé son armée, elle pourra marcher avec 2 millions de soldats. Alors, il faudra que l'Europe se coalise pour résister à cette puissance."